

L'autre est-il un adversaire ?

5 à 7 Philo du dimanche 26 octobre 2014 : 22 participants

Rappel Arielle

La philosophie, étymologiquement amour de la sagesse, est une discipline consistant à une réflexion sur le monde et l'existence humaine. La philosophie n'est pas un savoir, ni un ensemble de connaissances, mais une démarche de réflexion sur les savoirs, une activité d'analyse, de définition, de création ou de méditation sur des concepts.

L'autre est-il un adversaire ?

Présentation Anne

Je commencerai par la définition des deux mots de la question.

Pour « **l'autre** » j'ai pris la définition qu'en donne le Grand Larousse qui présente très succinctement le mot « autre » et passe vite à celui « d'autrui ».

Dans le terme de notre question « autre » est un nom au singulier qui dans ce cas a une signification philosophique et peut être remplacé par « autrui ».

C'est un terme abstrait qui est dérivé du latin « alter » qui signifie : autre, étranger, différent. Pour parler plus généralement, c'est cet autre, où ces autres, avec qui je vis, que je rencontre.

C'est : « Le principe de l'être et de la pensée (par opposition au « même »), par lequel un objet diffère d'un autre, ou par lequel l'homme reconnaît le caractère différent d'un objet de pensée par rapport à un autre.

- Pour les Présocratiques et Hegel : ce qui est extérieur et étranger. Une réalité n'est autonome qu'en excluant ce qui n'est pas elle.

-en psychanalyse, l'autre est le sujet imaginaire par rapport à l'Autre, lieu de la loi et de la parole.

-L'être humain dépend de l'autre pour la constitution de son image. »

Sartre, lui, donne cette définition : « autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même...par l'apparition même d'autrui, je suis mis en mesure de porter un jugement sur moi (même) comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui »

Pour la définition du mot « **adversaire** », le Grand Larousse dit que c'est « un nom qui dérive du latin « adversarius » :

-Personne opposée à une autre dans un combat, un jeu, une discussion, un procès, etc. ; antagoniste, concurrent »

- Personne opposée à une doctrine, une théorie, une pratique, etc. : Les adversaires d'un projet de loi. Le dictionnaire Reverseau indique que c'est un nom invariable synonyme de contradicteur, challenger, rival, antagoniste, compétiteur, ennemi, concurrent, contraire, émule, détracteur, outsider.

Le Littré nous dit que ça vient du provençal « adversari », de l'espagnol « adversario ». L'ancien français disait « aversié » et « averser » qui désignait souvent le diable, c'est-à-dire le grand ennemi. Donc, le terme d'adversaire est un mot qui possède une palette de sens aux tonalités diverses.

Cette question : L'autre est-il un adversaire ?, elle m'est venue parce que j'ai le sentiment qu'on est dans une société de compétition. On place très rapidement les enfants dans une situation de compétition, dans l'éducation, dans l'enseignement, dans le sport : il faut être le plus fort, il faut être la plus belle, il faut avoir les meilleurs résultats ; ce sont autant d'occasions de considérer l'autre comme un adversaire. Il y a aussi la guerre des sexes. On peut donc se demander : Qui est cet autre auquel il faut que je m'affronte ?

Celui qui n'est pas moi ?

Celui qui ne pense pas comme moi ?

Celui qui ne se comporte pas comme moi ?

Celui qui est autre en moi ?

L'autre est-il donc un adversaire ?

Débat

Mireille : Je voudrai compléter l'étymologie du mot adversaire. L'adjectif latin adversus avec le suffixe -arius. Adjectif qui signifie hostile ennemi. Adversus vient de du verbe adverto composé de verto : tourner et de ad suffixe exprimant l'addition. Ceci donne un autre sens à « adversaire » qu'on a tendance à associer à « ennemi » alors qu'en fait c'est moi plus l'autre, moi tourné vers l'autre et ce n'est pas forcément moi contre l'autre. Je pense que, même si la réponse est subjective, la première question à se poser est : qui est l'autre ? Dans l'Antiquité l'autre était tout ce qui n'est pas moi, c'est-à-dire ça pouvait être un dieu, un animal, une chose. On peut voir à travers l'histoire de notre philosophie occidentale comment petit à petit nous sommes arrivés à considérer l'autre comme un autre moi-même. Cette conscience pose problème car nous sommes déjà une interrogation pour nous même, alors l'autre dans ses similitudes et ses différences l'est encore plus.

Arielle : La question qui va avec tout ça est : cet adversaire n'est pas forcément un opposant, il y a aussi la question positive : Que ferions nous s'il n'y avait pas l'autre ? L'autre peut être un adversaire ami qui sert à avancer en se confrontant. Alors sans l'existence de l'adversaire comment existerions-nous ? L'adversaire n'est-il pas quelqu'un de nécessaire ?

Philippe C : J'ai relevé deux choses qui me semblent importantes : Dans la philosophie de Platon « autre » s'oppose à « même » ; s'il y a de « l'être » il y a nécessairement de « l'autre » c'est-à-dire le « non-être ». Dans la philosophie moderne, « autre » s'oppose à « moi » il est synonyme d' « autrui ». En ce sens, c'est une condition fondamentale de la Connaissance. Rimbaud le dit très bien quand il écrit : « Je est un autre ». On débouche sur les deux formes de philosophie pour aborder ce sujet ce sont les philosophies anciennes et puis l'apparition de ce que l'on a appelé l'existentialisme. C'est pour ça que les termes « exister » et être » me paraissent importants quand on parle de l' « autre ». Je passe sous silence Lacan avec « le grands autre et le petit autre » qui est compliqué à aborder.

Dany : Je trouve intéressant d'avoir fait un peu l'évolution des mots et je me demandais : Aujourd'hui comment la philosophie contemporaine conçoit l'autre ?

Mireille : Dans notre société d'aujourd'hui la tendance est le plus souvent de considérer l'autre comme un ennemi, il est là, nous gêne, nous dérange. Nous en avons déjà parlé dans nos échanges sur notre liberté de choisir. L'autre nous contraint dans nos libertés. C'est du au fait de vivre en société ; comme le disait Arielle si on vit sur une île déserte l'autre n'est plus un problème.

Arielle : Ne pouvons nous pas partir sur une vision positive de l'autre ?

Mireille : Il y a ses deux facettes et nous devons en parler.

Dany : D'après les définitions des dictionnaires citées au début, la vision de l'adversaire est plutôt négative, or toi Arielle tu as cherché le côté positif. Ne faut-il pas chercher un autre mot qui ne place pas l'autre en opposition.

Mireille : Non, la définition que j'ai donné est positive, « aduerto » c'est tourné vers, en s'additionnant.

Anne : L'adversaire n'est pas un ennemi, il me semble que les philosophes actuels s'attachent à montrer que c'est grâce à l'autre, auquel on se frotte, que l'on évolue : il nous aide à nous construire, il nous renvoie notre image, quelque chose de nous-mêmes.

Pierre : On ne peut pas entendre dans ce sujet le sens de la vie : quel est le sens de notre existence, de notre vie ? De quel point de vue on s'adresse à l'autre, aux autres ? En clair, ça veut dire : qu'elle énergie on met en œuvre pour rencontrer l'autre ? Ça peut être une énergie de destruction, de compétition, d'exécration de l'autre, mais ça peut être tout autre chose et ça rejoint le sens que je donne à ma vie. Si on revient à ça, chacun va pouvoir dire où il en est, ce qui le fait agir, ce qui le met en mouvement et à ce moment là peut être qu'on pourra voir décliner tout une sorte d' « autres », des « autres » différents les uns des autres, à nos yeux bien sûr.

Annick : L'adversaire est aussi celui qui nous permet de prendre la mesure de ce qu'on est capable de faire. Je pense à des joueurs d'échec, par exemple, on joue contre quelqu'un, on a un adversaire ; le fait de jouer contre quelqu'un c'est la possibilité de se mesurer à lui, et aussi de se dépasser, c'est-à-dire de progresser ; on essaie de gagner pour progresser soi-même, et là l' « autre », adversaire, a un rôle positif, il nous encourage à être meilleur. On respecte son adversaire, on accepte notre défaite en reconnaissant qu'il est meilleur, mais il nous invite aussi à prouver qu'on peut être meilleur et qu'on peut le dépasser.

Dans un autre domaine je pense aussi que l'autre est un adversaire dans les situations de pénurie où chacun essaie de récupérer de quoi vivre au détriment de l'autre. Alors que dans les situations de pénurie il serait préférable de s'associer plutôt que de se mettre en concurrence. Il semble, néanmoins, que ce soit une réaction humaine de considérer l'autre comme celui qui va prendre quelque chose dont on a besoin et qui n'est qu'en quantité très faible.

Jean Luc : Dans le sport on est opposé à quelqu'un, mais on joue avec quelqu'un ; si on n'était pas avec quelqu'un on ne pourrait pas jouer.

Anne : J'ai repris récemment les inscriptions qu'il y avait sur les murs en Mai, j'en ai noté une qui est dans le sujet : « Nul n'arrive à comprendre s'il ne respecte, conservant lui-même sa propre nature, la libre nature d'autrui ». En lisant ça je me dis que l'adversaire est peut être quelqu'un qu'on respecte contrairement à l'ennemi.

Claudie : Il me semble que dans les situations de travail on peut assez vite glisser d'une notion à l'autre, c'est-à-dire que les autres, les collègues, on peut faire équipe et unir nos différences et nos compétences pour faire aboutir un projet, et en même temps ces mêmes autres peuvent très vite, dans d'autres situations, en particulier hiérarchiques, devenir des adversaires sacrément féroces. Ce n'est pas toujours évident de repérer, d'anticiper à partir de quel moment ça dérape. Parce que l'autre qui m'aide à devenir moi-même... oui, c'est vrai aussi pour le petit enfant avec ces parents, la frontière, le glissement peut se faire assez vite entre le côté positif de l'autre et les situations d'affrontement qui peuvent être assez violentes.

Mireille : Tu viens de parler du petit enfant, je suis retournée voir ce que dit Piaget de l'appréhension de l'autre chez l'enfant. La première donnée est le syncrétisme, le mélange confus dans lequel le moi

et le non-moi restent indistincts. Puis les personnes sont distinguées avant le monde des choses. Enfin, le moi ne se pose qu'en s'opposant à d'autres moi, pas de façon belliqueuse, c'est parce qu'il prend conscience de l'existence de l'autre qu'il prend conscience de lui-même. On peut dire que d'un ensemble confus, autrui se détache le premier et suscite la conscience du moi.

Claudie : Et d'ailleurs si la différenciation ne peut pas se faire, il va malheureusement aller vers des graves troubles psychiques. C'est donc une nécessité de pouvoir se détacher de l'autre avec qui il est fusionnel. Là on est passé à autre chose mais ce qui est vrai pour le petit enfant on le retrouve dans la passion amoureuse, ou même dans certains groupes sectaires. D'où la nécessité de se distinguer de l'autre est primordiale. Et dans le même temps, « l'union fait la force », nous avons besoin de nous unir avec les autres pour faire aboutir les projets et avancer.

Philippe C : Pour revenir à ce qui a été dit avant, la parole qu'on nous a donnée en quantité est : « L'enfer c'est les autres » de Sartre, sauf qu'il s'est expliqué là-dessus...

Mireille : J'ai le texte de la conférence où il en parle. Cette phrase est la dernière phrase de sa pièce « Huis clos » où il met en scène trois personnages qui sont morts et se retrouvent en enfer, un salon bourgeois vide et ils ne font que se harceler les uns les autres et se disputer. Leur enfer sera cette pièce et leur relation inextricable et irritante, pour l'éternité. La dernière réplique de la pièce est « L'enfer c'est les autres ». Sartre dit que « cette réplique a été toujours mal comprise. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres, ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous. »

Anne : J'avais noté de Sartre dans « L'Être et le Néant » ceci : « Autrui, c'est l'autre, c'est-à-dire le moi qui n'est pas moi ». Il dit aussi ailleurs : « Autrui, c'est ce moi-même dont rien ne me sépare, absolument rien si ce n'est sa pure et totale liberté »

Mireille : C'est vrai que cette phrase « L'enfer c'est les autres » on la lance comme ça dans son sens primaire.

Dany : Que penser de la remarque qu'on entend souvent à savoir que les autres sont un miroir pour nous-mêmes ? Ça rejoindrait un peu la même idée.

Michèle : Donc l'autre, adversaire, conjoint ou autre, peut nous être complémentaire ce qui nous permettrait d'avancer.

Françoise : Il me semble que l'effet miroir c'est un peu difficile à comprendre. Est-ce que ça ne renvoie pas à ce qu'on pourrait appeler les différences, qui nous bougeraient en nous renvoyant à une chose à laquelle nous n'avons pas accès ? Posons-nous la question de ce qui nous gêne chez l'autre, pour les bonnes choses aussi ; ces personnes que j'aime bien, que j'ai envie de voir, me renvoient peut-être à des très bons côtés de moi.

Jeanne : Tout à l'heure tu as dit ad-versaire c'est une addition, alors pourquoi pas être en empathie avec son adversaire ? Pour l'instant on parle beaucoup de confrontation même dans l'aide que l'autre peut apporter. Pourquoi est ce qu'un autre qui est en empathie avec moi ne m'apportera pas aussi un regard sur moi positif ?

Philippe C : Le mot confrontation me gêne, je pense que vous parlez d'affrontement ; la confrontation est, au contraire, quelque chose qu'on échange avec l'autre.

Pierre : Moi je trouve que c'est un sujet vraiment très complexe parce qu'il met parfois la totalité de soi et tantôt c'est comme si on était partagé, divisé et coupé en morceaux et puis que... oui... là on parle de joueurs d'échec, j'en ai vu à Paris au Luxembourg qui s'excitaient ... mais c'est surtout la difficulté qu'il y aurait à dire : si nous sommes complètement nous-mêmes, à la recherche de qui on est, à ce moment là ça rejoint ce que tu as donné comme un double, comme « je » est un autre... c'est-à-dire nous sommes un peu méconnaissants, nous ne savons pas toujours nous-même et on dialogue, moi et moi-même ; comme on dialogue avec cet autre en soi pour le grand bonheur de soi, pour « je » évidemment tous les autres sont des alliés puisqu'ils vont venir me chercher là où je ne sais pas où je suis : c'est-à-dire qu'ils vont pénétrer des territoires de moi où je suis dans la méconnaissance, dans la peur, dans la violence, tout un tas de choses comme ça qui font que : « surtout pas, surtout pas la violence! ». Donc évidemment si nous sommes des êtres partagés et segmentés alors là on va aller du côté du travail, là du côté des loisirs etc. et on peut alors exprimer cette violence, cette compétition, cet affrontement mais c'est alors à couteaux tirés.

Mireille : L'autre fait peur car l'homme a peur de l'inconnu c'est dans sa nature, or l'autre est d'abord un inconnu qui a en plus le pouvoir de nous révéler à nous-mêmes et nous n'avons pas forcément envie qu'il nous révèle à nous même. C'est cette peur qui nous fait le voir comme un adversaire ennemi.

Arielle : Il y a beaucoup de mots qui sont apparus concernant cet adversaire : le compagnon de jeu, l'autre complémentaire, l'autre en empathie parce qu'il est une partie de moi, l'adversaire complice, il y a différentes notions qui apparaissent qui sont loin du combat ennemi.

Jean Luc : Je rejoins un peu ce que disait Pierre, je me demande si la question n'est pas tout simplement de remplacer « l'autre » par « moi » et de dire « moi est-il un adversaire ? » parce que tout ce qu'on dit depuis le début revient à traiter de « moi ».

Dany : Est-ce que ça veut dire : « suis-je un adversaire pour moi-même ? »

Jean Luc : Oui on peut se demander si ce n'est pas « moi » que je dois craindre d'abord ? La rencontre avec l'autre me renvoie à toutes mes incapacités et mes failles, mes angoisses, mes incertitudes ou, de temps en temps, dans le meilleur des cas, à ce que j'ai de bien dans un domaine où j'ai des compétences évidentes. Mais le sujet tel qu'il est formulé n'est pas évident car on parle de quelqu'un, « l'autre », qui est extérieur à nous mais qui nous renvoie tout le temps vers nous.

Michèle : Ma première pensée quand j'ai lu le sujet est d'assimiler l'autre au conjoint ou la personne avec qui on vit.

Arielle : Alors ? Ça veut dire quoi ?

Michèle : Bien, que l'autre est complémentaire, on a besoin de l'autre.

Pierre : A la réflexion je me suis dit : quand on est en distraction de soi ou en oubli de soi, à ce moment là, tout est possible y compris le meurtre de l'autre. On oublie qui on est, on oublie qu'effectivement la rencontre avec l'autre est la rencontre avec soi et alors tout est permis y compris de vivre l'autre comme un adversaire.

Anne : C'est drôle ce que tu dis car j'ai pensé à deux romans et en particulier « L'étranger » de Camus

où « l'autre » devient tout d'un coup quelqu'un à abattre et il est lui-même quelqu'un que les autres ne comprennent pas.

Françoise : Dans « L'étranger » il me semble que le personnage est complètement coupé de lui-même, coupé de ses émotions. D'ailleurs le livre commence par « Ma mère est morte » et il ne ressent absolument rien.

Anne : Je pensais plutôt à son attitude vis-à-vis de l'arabe.

Mireille : Ça correspond à ce que vient de dire Pierre. Coupé de ses émotions, coupé de lui-même tout lui est permis y compris de tuer.

Claudie : A propos de cette notion d'émotion, je rejoins ce qu'à dit madame, le conjoint, la personne avec qui on vit, c'est le premier « autre » avec qui on peut être en relation, mais ça peut être aussi des amis. Là, la notion d'émotion est importante, « l'autre » avec qui on est en relation intime au niveau émotionnel va provoquer le plus, nous interpeller le plus sur nos questionnements : Qui suis-je ?

Qu'est-ce que je pense ? C'est cet « autre » qui va le plus me remettre en cause ; qui va m'obliger à aller voir ce qu'il y a là dans mon « moi ». C'est à la fois la relation qui va le plus permettre d'avancer, qui va être le plus positif mais aussi la plus négative. Il y a encore cette ambivalence qui revient.

Mireille : Il y a cette notion de peur. Quand je suis en confiance je n'ai pas peur de « l'autre », comme tu le dis, les émotions positives sont là mais il y a aussi la peur dans les émotions et quand on a peur d'être tué par « l'autre » on va tirer le premier.

Claudie : Dans la société il y a tout un courant de peur : L' autres, les autres, les étrangers... Quand on vit dans les grandes villes on projette sur ces « autres » toutes nos peurs, toutes nos angoisses, ces « autres », qui pourtant nous renvoient une part de nous-mêmes. Quand les cultures sont vraiment très différentes ou ça nous attire énormément, ou ça nous fait très peur. Mais là encore on est dans l'émotion, « l'autre » s'il nous indiffère est-il vraiment « autre ? Existe-t-il seulement ?

Anne : Et pourtant Montaigne dit dans « Des cannibales » : « Il faut juger les gens par la voie de la raison, non par la voix de tout le monde. », en tous cas pas par la voix des émotions mais par celle de la raison.

Philippe T : J'ai l'impression qu'on tourne beaucoup sur la notion de « l'autre » et pas assez sur celle de l'adversité. Pour moi l'adversité a un côté beaucoup plus positif que ça. Il y a une expression très significative, on dit : « se mesurer à son adversaire ». Cet adversaire là dans tous les domaines est uniquement là pour nous permettre de prendre conscience de nous-mêmes, plus que pour être un ennemi. Dans l'adversité, dans des discussions intellectuelles, politiques, ou même artistiques, on peut même aller contre nos propres opinions pour voir justement jusqu'où on peut aller pour se mesurer à l'adversaire. C'est une façon positive d'avancer et de faire avancer « l'autre » qui a la même démarche en face.

Pierre : Finalement on peut soit se mesurer soit coopérer et le résultat est peut être aussi bon. En coopérant on va être en connivence.

Jean Luc : C'est ce que nous faisons en ce moment, on est entre l'adversité et la connivence. Il y a une stimulation liée à l'énervement des neurones et chaque interlocuteur, qui est mon adversaire, m'amène à réfléchir pour d'une part peut être comprendre d'autre part à éventuellement répondre ou simplement ingérer une pensée intéressante.

Annick : On a parlé de « alter », alors comment se situe la notion d'alter-ego ? Quand je dis d'une personne qu'il est mon alter-ego il est « l'autre » mais « moi » aussi. C'est une personne qui est comme moi, à laquelle je m'associe, il n'y a pas de notion d'adversité.

Philippe C : Philippe a parlé de « prendre la mesure » ; celui qui en a le mieux parlé c'est Homère. Dans l'Iliade ce n'est que ça : prendre la mesure de l'autre et trouver sa propre mesure.

Anne : j'ai relevé cette pensée de Levinas : « Le moi, devant autrui, est infiniment responsable ». Je trouve que là ça dit bien que c'est moi qui choisis de faire de « l'autre » un adversaire, un compétiteur, un ennemi, un ami etc.

Philippe T : Ce n'est pas figé, à n'importe quel moment un ami peut devenir un adversaire mais il n'y a là aucune notion d'ennemi même si parfois il peut le devenir.

Mireille : Le mot ennemi vient du latin « inimicus », construit à partir du préfixe privatif in- et de amicus « ami », c'est le contraire de l'ami, il est défini comme « celui, celle qui hait quelqu'un, et cherche toutes les occasions de lui nuire. » On peut être l'adversaire de quelqu'un, même de façon forte, sans lui vouloir du mal.

Arielle : Donc il y a dans cette différence entre adversaire et ennemi, avec l'adversaire il y a une complicité vers un même but qui est d'avancer, d'avancer sur soi mais d'avancer aussi avec « l'autre », c'est ça le lien entre « moi » et « l'autre » adversaire. Alors que parler de l'alter-ego, c'est peut-être sympathique d'avoir son alter-ego, mais ça ne nous fait pas avancer. C'est une question, avoir son reflet à côté de soi nous fait-il avancer ? Enfin, je dirais un de nos reflets car dans ce « moi » on est plusieurs.

Anne : Ce que tu dis me fait penser que l'adversaire est en quelque sorte un alter-ego parce que quand on se choisit un adversaire c'est en fonction de certaine similitude avec lui.

Philippe T : Ou l'alter-ego peut devenir un adversaire à un moment donné ; Si moi j'aime bien le titiller pour faire monter la purée, lui aussi, alors on devient adversaire, c'est une joute, une adversité de jeu.

Anne : De jeu ou de niveau d'équivalent, l'adversaire est quelqu'un qu'on ne méprise pas.

Nathalie : J'ai le sentiment que l'adversaire peut devenir un ennemi à partir du moment où nous n'arrivons plus à faire l'effort de nous comprendre, c'est à ce moment là où ça dérape. A partir du moment où je suis en décalage et que, parce que je suis en colère parce qu'il dit ou fait des choses que je ne peux pas accepter, je lâche du lest et notre relation peut basculer, il devient un ennemi, il y a incompréhension. Il n'y a pas de méchanceté au départ, c'est que je n'ai pas pu exprimer ce que je ressentais, donc je ne me suis pas fait comprendre, à un moment ça devient un dialogue de sourds et on tombe dans la querelle. C'est ce qui se passe en ce moment entre le monde occidental et le monde musulman, personne ne veut faire l'effort de comprendre la culture de l'autre ;

Mireille : Dans ta présentation, Anne, tu as dit que tu avais eu l'idée de ce sujet parce que tu trouvais qu'on vivait dans un monde de compétition. Tu l'as présenté comme quelque chose de négatif. Peux-tu aller plus loin ?

Anne : Oui, c'est vrai, bien que la compétition ne soit pas quelque chose de forcément négatif, il me semble que par contre la société de compétition est quelque chose de négatif. On impose aux individus, petits, jeunes, vieux ; il faut vivre jusqu'à je ne sais quel âge en étant en pleine forme etc.

Philippe T : Il faut que la compétition reste un choix.

Anne : La société nous impose d'être en perpétuelle compétition et à ce moment là l'image que nous renvoie l'autre est mauvaise. Si je ne rentre pas dans le circuit de cette compétition le frottement avec autrui on est toujours en deçà, il faut se dépasser, il faut sortir de sa nature pour écraser l'autre ou pour faire toujours mieux.

Dany : Ce qui m'apparaît après tout ce que nous venons d'échanger c'est qu'en fait « l'autre » est tantôt un adversaire pas sympa qui peut devenir un rival voire un ennemi, tantôt il peut être un

élément de progrès. Dans le couple ce basculement est du, à mon sens, à une mauvaise communication, voire une absence de communication. Par contre au niveau du monde et des guerres, je me demande si une bonne communication suffirait parce qu'il y a d'autres enjeux, politiques, économiques qui nous dépassent.

Jean Luc : Par rapport à ce que vient de dire Anne, par rapport au libellé de la question, si on part sur un débat qui entraîne la société on s'éloigne beaucoup de l'hypothèse de départ.

Claudie : Je pense qu'il ne faut pas évincer le fait que « l'autre », peut être moi-même (même si l'idée ne me plaît pas), nous pouvons être méchants, pervers, et dans ces cas là, comment me positionner, comment faire par rapport à un « autre » qui veut m'humilier, me faire du mal ?

Philippe T : Là il s'agit d'un ennemi pas d'un adversaire. Il n'y a plus cette notion de respect qu'il y a dans la notion d'adversaire.

Claudie : Mon questionnement est toujours comment glissons- nous, passons- nous de l'adversaire à l'ennemi ? Si on pouvait l'appréhender on éviterait bien des malheurs. Qu'est ce qui fait que « l'autre » puisse susciter en moi des réactions si négatives au point de vouloir qu'il disparaisse ?

Françoise : Il me semble que lorsqu'on peut avoir des sentiments négatifs pour quelqu'un, c'est qu'il a réveillé quelque chose en nous et réciproquement et c'est là où la communication se rompt ; on a parlé tout à l'heure de colère.

Arielle : La communication, je crois que c'est le mot qui est important. Le passage de l'adversaire à l'ennemi est là ; avec l'ennemi il n'y a plus de communication.

Huguette : Dans la communication avec « l'autre » on est au niveau des émotions et on le voit comme on voudrait qu'il soit, mais à un moment donné, dans certaines circonstances, on s'aperçoit qu'il n'est pas comme on le croyait. Il devient un adversaire négatif et souvent on ne sait pas se retirer, prendre du recul, avant que ça n'aille plus loin.

Philippe C : je rebondis sur ce que je viens d'entendre, j'ai l'impression qu'on est entrain d'oublier que « l'autre » nous sert à réfléchir sur nous-mêmes. Et il y a un moment où on ne fait plus l'effort de réfléchir sur soi-même, alors, effectivement, « l'autre » va apparaitre comme étant négatif, l'ennemi ? Si on est attentif à « l'autre », à ce moment là il reste un adversaire que je vais essayer de combattre en utilisant des armes adaptées à la discussion, à le combattre mais loyalement. Il me paraît important que dans une société il y ait un respect des uns par rapport aux autres sinon il n'y a pas de société possible et c'est la guerre permanente. C'est ce qu'on voit actuellement en particulier au niveau des religions qui se combattent sans chercher à trouver des moyens termes qui pourraient éviter ça.

Dany : Je voudrais revenir sur ce qu'a dit Huguette qui parlait d'une situation de couple. Il me semble que si on arrive au conflit, à la haine, alors qu'au départ le conjoint était un adversaire bienveillant et que tout d'un coup il devient un adversaire malveillant, ça vient de nos attentes, de nos besoins, « l'autre » devient un ennemi au moment où il nous déçoit parce qu'il ne répond pas à l'image que je m'en faisais. Donc la responsabilité du conflit ne vient pas de « l'autre » mais de moi. Accepter « l'autre » tel qu'il est rejoint la notion de respect.

Pierre : On parlait de questions de société, alors il y a des mots qui viennent : faire attention, communiquer, respect etc. Je me demande, si on considère que le monde est en soi, c'est-à-dire que si la guerre est à l'extérieur elle est à l'intérieur de soi. On se trouve confronté à ne plus savoir communiquer avec soi, faire attention à soi. Quelles en sont les raisons, je ne sais pas trop, mais je pensais que lorsqu'on regarde le monde c'est un monde de folie, on est gouverné par des fous, il y a un

appétit de puissance tel que tout le monde en crève. Et alors il y a un rapport qui s'instruit de peur et d'esclavage, parce que pour tolérer nous-mêmes ce qu'on nous fait vivre en ce moment il faut quand même qu'on soit drôlement foutus ; il y a la famine, il y a un milliard de personnes qui crèvent pas loin de chez nous et nous ça va. Donc, la question que je me poserai est : qu'est ce qui fait que finalement on accepte qu'il en soit ainsi ? Qu'est ce qui fait que dans notre nature d'homme on est bien plus prêts à suivre qu'à réfléchir ? C'est assez terrifiant aujourd'hui de se dire : qu'est ce que je fais devant se monde qu'on nous montre ? Il y a deux forces, une force de destruction et on se met tous les paravents possibles pour ne pas la voir, et une autre qui est faible qui est de regarder : Qui suis-je dans ce monde ? Qui suis-je avec moi ? Qui suis-je avec les autres ?

Anne : Oui, mais dans le sujet on est dans le singulier : moi et l'autre.

Mireille : Oui on est dans le singulier mais ça joue aussi dans la globalité. Si on regarde nos besoins, nous avons autant besoin d'être sur une île déserte, donc de la solitude, que d'être en osmose avec l'autre ou les autres. On a ses deux besoins en nous, alors, c'est vrai que lorsque notre besoin de solitude, d'être en soi domine, « l'autre » nous dérange ; et inversement quand la solitude nous pèse, on a besoin de « l'autre ». Depuis tout petit on avance avec ces deux besoins et notre travail, il me semble, pour être bien dans sa peau est de trouver un équilibre entre les deux.

Jean Luc : Juste pour reprendre les propos de Pierre sans m'éloigner trop du sujet. La violence dans le monde n'a pas cessé depuis la période des Croisades, le monde n'a pas tellement évolué, mais aujourd'hui on le sait plus ; on nous assène des images qu'on a peine à supporter surtout que, dans notre petit coin, nous avons peu d'éléments pour agir et faire évoluer les choses à part y réfléchir.

Michèle : Le mot « adversaire » est aujourd'hui plus dans l'adversité que dans un rapport positif. On vit plus dans la négativité que dans la positivité.

Jean Luc : Depuis le début du débat on considère que « l'autre » est un adversaire qui nous ferait évoluer plutôt dans le sens positif mais dès qu'on s'adresse à un global, à un collectif, le mot adversaire reprend le sens de « ennemi ».

Françoise : Je reviens sur ce que disait Mireille sur le besoin de « l'autre » et le besoin de solitude. Peut être pourrait-on se poser la question, à savoir qu'en effet on a besoin de « l'autre » : Qu'est-ce qu'il nous apporte ? Si ce besoin de « l'autre » est un besoin de communication et de sentiments ?

Philippe C : Je pense que, effectivement, dans ce que vous dites il y a une notion qui ressurgit, qui n'est pas résolue, c'est la différence entre « être » et « exister ». Quel est notre besoin. A quoi sert « l'autre » ? A quoi me sert « l'autre » soit pour être, soit pour exister, soit pour les deux ? Il y a forcément une réponse à trouver parce qu'on peut être et avoir la sensation de ne pas exister. Et ça c'est intolérable.

Jeanne : C'est simplement parce qu'on existe dans le regard de « l'autre », sans lui on peut être mais on n'existe pas.

Philippe C : Là on est en plein dans la philosophie de Sartre, dans l'Existentialisme. L'existence précède-t-elle l'essence ou l'essence précède-t-elle l'existence ?

Anne : En préparant le sujet, j'ai pensé que le roman « Vendredi ou les limbes du Pacifique » de Michel Tournier, évoquait bien les deux acceptions de « l'autre ». C'est une très belle allégorie ? Au début ce Robinson régente l'île où il vit seul, s'imposant des règles rigides et absurdes pour tenir le coup, qui ne sont pas nécessairement dans sa nature profonde. Il en devient à moitié fou. Puis arrive Vendredi qui est reçu d'abord comme un ennemi, puis finalement cet « autre » là, cet étranger que Robinson essaie d'abord d'insérer dans son système de vie, va petit à petit l'amener à tomber le masque, Robinson se

laisse aller. Et tout à coup les rôles s'inversent, Robinson devient alors l'élève de Vendredi qui le révèle à lui-même, le fait naître à lui-même. On dit « l'autre » mais n'y a-t-il pas un « autre » en moi-même ?

Claudie : Il y a une notion, qui a été abordée sous forme d'humour par monsieur, ce qui est très important dans la relation avec « l'autre », c'est celle du pouvoir. Ça rejoint aussi celle de la peur, peur que « l'autre » prenne le pouvoir sur moi. Si « l'autre » veut prendre le pouvoir sur moi très vite je vais le considérer comme un ennemi. Cette notion de pouvoir, elle est vraiment très insidieuse parce que, si on peut la voir de manière brutale entre le maître et l'esclave, elle peut venir de façon très insidieuse et s'installer par exemple dans des rapports amoureux.

Dany : En fait, l'humain a fondamentalement besoin de « l'autre », des autres pour exister. L'Homme est par essence un être social. Après se pose la question comment être pour exister avec les autres. Ce qui est un peu désespérant dans tout ce qu'on a évoqué, c'est qu'on est un peu dépendant, obligé, dépendant du regard des autres ; de leur appréciation, de leur jugement. Mais on a besoin d'être aimé, reconnu, ce qui nous rend plus ou moins dépendant. Comment se rendre indépendant pour exister libre ?

Françoise : Oui, en effet, je pense qu'il peut y avoir de la dépendance. Pourquoi pas, si elle n'est pas nocive ? Cette dépendance est un moyen d'existence. Dans la mesure où on ne tombe pas dans l'excès, dans des rapports difficiles à vivre : Pourquoi pas ? L'autre aussi est dépendant de moi.

Dany : A condition qu'il y ait un rapport de qualité, il y a interdépendance et non plus de rapport de pouvoir.

Mireille : J'ai du mal à qualifier « l'autre » pour moi il serait plutôt un repère. J'imagine que nous sommes sur le fleuve de notre vie, on se trouve à une époque précise, nous sommes tous, nous ici, dans le même courant, nous sommes de petites gouttes indépendantes mais liés par le mouvement, nous nous cognons les uns aux autres ; quand je me cogne à « l'autre », ce n'est pas un adversaire, il me permet de ne pas m'échouer sur la rive, il me permet de rester dans le courant de ma vie. « L'autre » est un repère qui nous permet de couler droit, d'avancer vers notre but.

Arielle : « L'autre » est un adversaire mais il y a aussi une partie de moi contre laquelle je dois lutter qui est un adversaire. On combat une personne, un groupe mais aussi une part de nous-mêmes, la vie est un combat.

Mireille : Oui, la vie est un combat dans lequel « l'autre » est un repère. Si je suis toute seule sur une île déserte où est-ce que je vais ? C'est une des raisons qui m'ont fait vouloir ce café philo. On peut penser sur une île déserte, certains comme Teilhard de Chardin disent que ce qui est pensé tout seul dans le désert est donné à l'humanité, je veux bien, mais je n'en suis pas là. A quoi ça sert de penser tout seul, de créer tout seul ? On a besoin de « l'autre » pour être soi-même.

Pierre : J'ai trouvé que le mot interdépendance est un très beau mot. Il vient presque un peu tard, parce que dans le mot interdépendance on instruit une manière de vivre ensemble, sous réserve que l'interdépendance soit vécue comme la reconnaissance de l'un et de l'autre, la connaissance de l'un par l'autre. Ça instruit une voix, un chemin possible.

Michèle : On peut avoir deux personnalités, deux visages.

Jean Luc : L'interdépendance c'est le cheminement pour aller vers la société.

Pierre : Une société réussie.

Jean Luc : On passe de l'individu à l'adversaire partenaire, et comme il y a des interdépendances avec plein d'éléments individuels petit à petit ces interdépendances finissent regroupées et forme une

société.

Philippe C : Il y a quelque chose qui me gêne : une société réussie, l'interdépendance ... Oui... Sûrement, mais il ne faut pas oublier que dans l'interdépendance il y a la notion de la perte d'autonomie et la perte de sa propre responsabilité. Or, je pense que l'humain est face de la notion de sa responsabilité. Il a sa responsabilité propre, pour lui et pour les autres. Et inversement les autres ont la même chose.

Dany : Pour moi l'interdépendance traduit les besoins de chacun dont on dépend réciproquement.

Claudie : Je suis complètement d'accord avec ce que vous venez de dire : être responsable de soi et des autres, pour autant, je pense que c'est une illusion de penser qu'on ne serait pas du tout dépendant de qui que ce soit. Mais vous faites bien de le dire car si on ne parle que de l'interdépendance ça peut être dangereux. Mais, ça ne me paraît pas contradictoire. L'idéal serait d'arriver à un certain équilibre en ces deux notions.

Mireille : Si on considère l'humanité comme un tout dont nous sommes une petite cellule il y a obligatoirement interdépendance comme dans un corps humain. Dans ce corps humain qui est l'humanité, je dirais dans ce corps « humanitaire », je peux avoir mon indépendance à l'endroit où je suis, dans le rôle que j'ai.

Clôture du débat par Anne :

Une dernière idée qui vient de Tobie Nathan, ethnopsychiatre, qui va rechercher dans des philosophies qui sont tout à fait différentes de la nôtre et qui ne sont pas moins évoluées intellectuellement ; donc pour faire en sorte que « l'autre » ne soit pas un ennemi il recommande d'accueillir les étrangers, « l'autre » ainsi : «accueillir les étrangers, non par bonté, ni par humanité, ni en vertu d'une morale ou d'un commandement transcendant, mais comme on reçoit un signe, un message... »

Que vous ayez été présent ou non à cette rencontre, si vous voulez apporter un complément à ce débat, n'hésitez pas à le faire sur ce blog. Il vous faut cliquer sur le titre de l'article, descendre en bas de la page et taper votre commentaire. Pour lire les commentaires cliquez sur « commentaires ».

Merci pour votre participation et rendez vous Dimanche 30 novembre (même heure, même lieu), le sujet choisi à mains levées, sera: Comment vivre avec nos peurs ? »

Je vous rappelle que nous cherchons aussi la bonne formulation pour une question sur « La vérité » pour notre rencontre de janvier..

Mireille P.L

Commentaires

Arielle - 03/11/2014 à 17:00:30

Merci, Mireille, seulement 7 jours ont passé depuis notre dernier rendez vous philo et voici le compte-rendu! c'est un plaisir que de le lire et relire ; cette séance a été très intéressante ! merci à tous pour votre écoute et votre participation !

Philippe. C - 09/11/2014 à 11:50:33

L'autre est-il un adversaire ?

Le problème soulevé par cet intitulé peut-il se résumer à Moi, l'Autre et, plus précisément, dans la philosophie moderne et la psychanalyse lacanienne, l'Autre-moi.

Y aurait-il antagonisme entre l'autre et moi ou simple ambiguïté dans l'autre-moi, que nous aurions

traduit par adversaire (du latin adversarius « ennemi » qui désignait alors le démon ennemi de l'homme).

Dans ce débat contradictoire où rien encore n'est résolu, je me suis adressé non pas à celui qui a porté sur son dos la machine ronde, mais à son aède, le bon La Fontaine qui fait un usage fort fréquent de « l'autre » pour désigner un certain homme (moi, vous, chaque individu), mais utilise aussi, quoique plus rarement, le mot « autrui » pour désigner les autres c'est-à-dire l'homme en général et en souligner son manque d'altruisme.

Ce café-philo, à bien y repenser, m'a ouvert des pistes de réflexion et m'a conduit à mesurer le chemin qui sépare les philosophies du temps de Platon (dans lesquelles autre s'oppose à même) et les philosophies plus modernes (en particulier l'existentialisme) où autre s'oppose à moi.

L'évolution de l'homme, sa volonté d'individuation pour ne pas dire son individualisme, le conduit à vivre sa vie comme une expérience qui ne peut être que vécue mais avec un problème celui d'exister. Il devient unique et semblable mais quid de son « prochain » dans ce monde et dans la réflexion de chacun ? Mais ceci est mon affaire ou celle de l'autre..... (à compléter par chacun selon son bon plaisir) !!!

L'autre est-il un adversaire pose donc une autre question : comment faire cohabiter Être et Exister ? Laissons à JP Sartre le privilège de conclure (sans rien résoudre du reste)

« Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs, qu'à la connaissance que j'ai de moi »

PC Clauzet

Heol - 11/11/2014 à 11:59:05

J'ai parcouru rapidement mais il me semble que cela n'a pas été dit.

L'autre n'est pas au départ un adversaire, c'est le contexte comme la peur de l'autre, le cadre d'une compétition... L'adversaire est un opposant dans une relation constructive qui nous permet d'évoluer. Il ne peut dans ce cas être considéré comme un ennemi.

La rencontre avec l'autre devrait plus être vue comme une richesse.

Mireille - 13/11/2014 à 01:11:10

Si cela a été dit même si on a beaucoup parlé de l'ambiguïté qui peut exister dans le rapport entre "Moi" et "l'Autre", en témoigne la clôture du débat par Anne